

Télérama

Le 11 avril 2018 par Fabienne Pascaud

LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD



Une plongée infernale dans le destin du mystérieux écrivain B. Traven.

Est-ce la consommation effrénée des jeux vidéo ou des séries télé? Est-ce le goût pour leurs scénarios exposés en mille et une intrigues, ou la pratique quotidienne de la culture en réseaux sur Internet? L'écriture scénique qui plaît aujourd'hui au plus large public est en pleine mutation. Côté théâtre privé, avec des auteurs comme Alexis Michalik et le triomphe ininterrompu de son *Edmond*. Côté théâtre subventionné, avec des metteurs en scène comme Julien Gosselin et le succès de son adaptation des *Particules élémentaires*. Finalement, sur les boulevards parisiens, les comédies à base d'adultères, aux actions étirées sur du presque rien. Bientôt démodé, dans le théâtre public, le culte de l'image forte, avec immersion de caméra vidéo et son amplifié pour chaque comédien... Place à des histoires qui s'entrecroisent sans fin sur des tempos d'enfer et avec des interprétations survitaminées, où la psychologie se noie. Même la durée du spectacle change : très courte ou très longue. Voilà chamboulé le temps du théâtre... On y saute de séquence en séquence, dans la peur hystérique de l'ennui, de la réflexion, de la contemplation. L'ennui permet pourtant de rêver, d'inventer, de s'apaiser. Il faut désormais aller vite, parler vite. Au théâtre comme ailleurs. Qu'on en juge à l'étonnante comédie policière de Frédéric Sonntag sur l'écrivain B. Traven (1882-1969), auteur du *Vaisseau des morts* et du *Trésor de la Sierra Madre*, vendus à quelque 20 millions d'exemplaires. De ses origines allemandes et combats anarchistes jusqu'à son exil politique au Mexique après avoir été chassé de Hollywood sous le maccartisme, le scénariste ca-

cha toujours tout. Et surtout sa réelle identité. Peur d'être harcelé, récupéré, surveillé? Celui qui défendit autant l'individualisme que les peuples opprimés reste totalement absent de la pièce puzzle imaginée par Frédéric Sonntag, et joliment rythmée par deux musiciens sur le plateau. Au-delà de B. Traven, le propos de celle-ci est en effet de traquer un siècle d'histoire occidentale, de la guerre de 14-18 à aujourd'hui. Du poète dada et boxeur Arthur Cravan jusqu'au révolutionnaire Léon Trotski, les histoires s'emboîtent ainsi, en grinçant et swingant tout ensemble, selon un jeu de coq-à-l'âne qui évoque réseaux sociaux et jeux vidéo. Avec cette obsession, toujours, des histoires folles dignes des séries télé. Une sorte de «storytelling théâtral» surgit dans cet infernal *B. Traven*, pour combler les manques et les curiosités d'aujourd'hui, nourrir les vides qu'ont laissés les idéologies défuntes comme les défaits idéaux politiques. Allègrement interprété, le spectacle donne le tournis. Car cette traversée questionne aussi sur les traces que laisse l'Histoire des hommes. Pas toujours des merveilles...

Drame protéiforme à la longueur démesurée, monstrueux dans son mélange de styles, d'écritures, le *Faust* de Goethe (1749-1832) est de ces œuvres extravagantes auxquelles un artiste consacre une vie, où il veut tout dire de lui, de l'art, de Dieu, de la science et du monde... Composée des années durant, enfin achevée en 1808, la pièce mystico-politico-poétique est ici jouée à partir de la traduction peu inspirée qu'en donna le poète romantique Gérard de Nerval. Dans les sombres décors imaginés par Vincent Wüthrich et Eric Ruf, le

pari semble ainsi laborieux que se firent Dieu et Méphistophélès sur la capacité de résistance au mal du savant Faust... Sans doute la mise en scène trop volontairement magicienne du duo Valentine Losseau et Raphaël Navarro s'est-elle égarée dans la résolution d'effets techniques, il est vrai sidérants. Corps en apesanteur, objets volants, images déformées, apparitions, disparitions soudaines, illusions en tout genre, ces deux apôtres d'une magie nouvelle ont par trop délaissé le fond pour la forme, le sens pour le jeu, la profondeur pour l'apparence. Ils adoptent un type de narration à effets qui s'arrête aux accidents de l'intrigue sans éclairer les abîmes qu'elle ouvre sur la faute, le sexe, le remords, la folie, la rédemption... Il faut être un grand acteur pour parvenir à se sauver de ce dispositif certes brillant mais si artificiel. Christian Hecq l'est, qui fait de Méphisto un diable rusé, plutôt médiocre, drôle et familier, étonnamment plus proche de nous que ce Faust, ici tellement bêta et ennuyeux... ●

TT

B. Traven

Comédie

Frédéric

Sonntag

| 2h30 | Mise en

scène: Frédéric

Sonntag. Jusqu'au

14 avril. Nouveau

Théâtre de Montreuil.

Tél.: 01 48 70 48 90.

D

Faust

Drame

Goethe

(traduction

de Gérard

de Nerval)

| 2h45 | Adaptation

et mise en scène:

Valentine Losseau

et Raphaël Navarro.

Jusqu'au 6 mai,

Comédie-Française

(Vieux-Colombier).

Tél.: 01 44 58 15 15.

Scènes



Le fantôme de la liberté

Né en Prusse en 1882, libertaire, **B. TRAVEN** a parcouru l'Amérique du Sud et s'est employé à brouiller sa propre piste. Frédéric Sonntag invente une enquête gonzo autour de ce romancier-aventurier.

"DANS LA JUNGLE, IL N'Y A QUE LES ENFANTS ET LES FOUS QUI POSENT DES QUESTIONS." A cette antienne attribuée aux Indiens d'Amérique du Sud, on serait tenté d'associer une saillie de l'auteur B. Traven (1882-1969) qui se fait connaître en se préoccupant du sort des Indiens exploités dans la jungle du Chiapas au Mexique avant de devenir un littérateur couronné quand l'une de ses œuvres est célébrée par Hollywood avec l'adaptation qu'en

fit John Huston pour son film *Le Trésor de la Sierra Madre* (1948). *"Si vous ne voulez pas qu'on vous mente, écrit B. Traven, ne posez pas de questions. Le mensonge est la seule véritable défense de l'homme civilisé face à quiconque l'importune. Il n'y aurait pas de mensonges, s'il n'y avait pas de questions."* Un homme averti en vaut deux, mais il en faudrait bien plus pour inquiéter Frédéric Sonntag qui consacre sa pièce à l'histoire de cet aventurier proche des idées anarchistes dont

la destinée se déploie au long du XX^e siècle comme une fiction apte à construire la plus ébouriffante des légendes.

Frédéric Sonntag aime à débusquer ce qui se cache derrière le rassurant concept d'identité publique. Après avoir sondé les zones d'ombres relatives à George Kaplan en 2013 et Benjamin Walter en 2015, ce dernier volet de sa *Trilogie fantôme* a l'ambition de rendre compte du destin d'un homme passé maître dans l'art de brouiller les pistes.

Au-delà de sa qualité d'auteur à succès dans les années 1950, B. Traven revendiquait d'avoir pratiqué toutes les professions. Il affirmait avoir été libraire, traducteur, boulanger, mécanicien, boxeur, poète, travailleur dans les champs de coton et photographe d'une expédition archéologique. Au cumul de ces métiers s'associent autant d'identités. Essayer de remonter le cours des existences de B. Traven, c'est comptabiliser la foule des pseudonymes de celui qui avançait masqué derrière les patronymes de Kraus, Lainger, Wienecke ou Croves.

Sur son passeport mexicain figurait le nom de Traven Torsvan né à Chicago en 1890, mais les biographes s'accordent à dire qu'il était européen, se nommait Otto Freige, était né en Prusse en 1882. Apprenti serrurier, il se fait appeler Ret Marut quand, après avoir été arrêté par la police allemande, il doit fuir vers l'Autriche en 1919 et commence une vie d'exilé.

Délegant cette quête à un couple impayable de documentaristes gonzo, Frédéric Sonntag muscle sa recherche biographique d'une série d'anecdotes désopilantes. L'idylle entre le caméraman fumeur de joints et la réalisatrice qui a tout d'une héroïne de la série *Drôles de dames* est un délicieux fil rouge qui transforme le roboratif décryptage de la fiche Wikipédia de B. Traven en une comédie de tous les dangers. Sur le plateau, on s'amuse d'une esthétique digne de la ligne claire chère aux albums d'Hergé. L'histoire de notre héros commence à Berlin où il croise Rosa Luxemburg et les spartakistes. Elle se poursuit au Mexique avec la rencontre d'un rescapé des Soviets nommé Léon Trotski et continue en Amérique en compagnie de Dalton Trumbo aux temps de la chasse aux sorcières menée dans les milieux du cinéma par le maccarthysme.

Mise en musique par un groupe jouant en live, la pièce a peut-être les yeux plus grands que le ventre quand elle se réclame de chroniquer en parallèle la vie communautaire dans un squat parisien. Ce saut dans le temps nous ramène en 1994 et permet à l'auteur et metteur en scène d'évoquer la fin des idéologies, du rappel des luttes menées par le sous-commandant Marcos dans les Chiapas jusqu'aux désillusions d'aujourd'hui. Mais comment reprocher à Frédéric Sonntag cette mise en perspective ? Evoquer le parcours de B. Traven ne pouvait se réduire à une soif de vivre se conjuguant au passé. Le prenant comme un modèle aussi foutraque que fascinant, le spectacle se devait, pour l'honorer sans le trahir, de réveiller en nous le désir de s'engager comme lui dans les combats du présent. **Patrick Sourd**

B. Traven Texte et mise en scène Frédéric Sonntag, avec Simon Bellouard, Julien Breda, Romain Darrieu, Amandine Dewasmes, Florent Guyot, Sabine Moindrot, Malou Rivoallan, Fleur Sulmont, Paul Levis et Gonzague Octaville. Les 19 et 20 avril, Le Grand R, scène nationale La Roche-sur-Yon



Le 12 avril 2018 par Anne Diatkine

FRÉDÉRIC SONNTAG, «B. TRAVEN» EN MOSAÏQUES

Pour évoquer le mystérieux écrivain adepte de l'effacement, le metteur en scène imagine un duo de journalistes en quête de scoop sur son identité.

C'est un spectacle de trois heures qui va vite et nous emmène partout pour arriver au Mexique. C'est du théâtre biographique, centré sur un absent, dont on ne saura jamais rien de certain. Et c'est une course-poursuite autour d'une figure légendaire pour toujours mystérieuse en dépit de sa dizaine de biographes et de la multitude d'enquêtes dont il a fait l'objet : B. Traven. L'écrivain - dont on suppose qu'il serait né le 23 février 1882 en Pologne mais dont on sait assurément qu'il est mort à Mexico le 26 mars 1969 - a passé sa vie à devenir un personnage de fiction et à susciter des spéculations. «Si vous ne voulez pas qu'on vous mente, ne posez pas de question» : le mantra de Traven, qui considérait que l'homme devait disparaître derrière son œuvre et assassiner tous les amateurs de vérité biographiques, est le leitmotiv du spectacle.

Voix off.

Frédéric Sonntag, qui signe le texte et la mise en scène, fait converger sur le plateau moins Traven lui-même que la petite foule qui gravite autour de lui, soit pour l'avoir connu, soit pour détecter qui se cache sous ses masques, soit en tant qu'avatar. Mention spéciale au perroquet bavard et roublard - le volatile de Traven est aussi irrepérable que son maître - ainsi qu'à sa veuve au top du top (impeccable Fleur Sulmont) dans le rôle de celle qui distille les fausses révélations à des interlocuteurs aussi enchantés que désappointés.

Le long du spectacle, on croise Trotski réfugié au Mexique - qui est peut-être Traven - mais aussi le surréaliste Arthur Craven - et entre Craven et Traven, la lettre qui diffère simule peut-être une même identité. N'oublions pas le scénariste du Trésor de la Sierra Madre, le roman le plus connu de Traven, tourné par John Huston, qui, en plein maccarthysme, fuit lui aussi Hollywood. On joue ici à saute-mouton avec les époques, sans aucune rupture ni trouble dans les genoux, grâce à des fondus enchaînés de décor assez magiques et surtout la musique live, qui contribuent à ce que chaque scène se déroule au présent, sans interruption. Avec une voix off, elle aussi incarnée, et merveilleusement ironique. Le bonheur du spectacle tient dans sa manière de styliser une tonalité, un son, une lumière, afin de nous plonger, le plus rapidement possible, dans une décennie.

Mais comment remonte-t-on jusqu'en 1994, dans un ancien cinéma porno du boulevard de Bonne-Nouvelle, à Paris, pour tomber sur Olivier, un tout jeune homme (Romain Darrieu) qui souhaite rejoindre les camps du sous-commandant Marcos et squatte une communauté gauchiste ? C'est un mystère, et il nous plaît.

Naïveté.

Le fil conducteur de cette pelote inextricable est cependant la journaliste Glenda (Sabine Moindrot) et le caméraman Lester (Simon Bellouard) - les deux acteurs excellent - qui, en 1977, cherchent le scoop et s'enthousiasment à chaque nouvelle fausse piste. Ils sont nos guides, et si on a une prédilection pour ces deux personnages, c'est parce que leur naïveté les rend pédagogues, même s'ils se trompent constamment. Inutile de chercher à restituer les éléments du puzzle, et à les emboîter raisonnablement. Certes, Frédéric Sonntag s'est fortement documenté sur Traven, mais son spectacle n'est pas qu'un «que j'ignore ?» sur Traven. Atterrissent sur le plateau tous les éléments qui lui passent par la tête, reliés à la manière du «marabout- bout de ficelle». Il faut accepter de se laisser emporter dans le foisonnement au risque de s'y perdre parfois. Le rythme est rapide, on l'a dit, mais l'ensemble est-il trop long ? Ce serait notre restriction.

Le 3 avril 2018 par Marie-José Sirach

Culture & Savoirs

THÉÂTRE

Le Mexique, centre névralgique de la révolution

B. Traven vient clore la *Trilogie fantôme*, imaginée par Frédéric Sonntag. Ce dernier opus nous fait traverser un siècle de guerres et de révoltes sociales et politiques. Un spectacle érudit, rocambolesque et complètement déjanté.

Nul n'est certain de sa date de naissance : un 1882 approximatif, suivi d'un point d'interrogation. En revanche, pas de doute sur celle de sa mort : B. Traven est bien décédé le 26 mars 1966, à Mexico. L'auteur du *Vaisseau fantôme* et du *Trésor de la sierra Madre* (adapté au cinéma par John Huston en 1948 avec, dans le rôle principal, Humphrey Bogart) est un mystère ; un de ces êtres précédés ou poursuivis ou rattrapés par la grande histoire, qui trouve son origine dans la révolution mexicaine de 1910 et épousera ses méandres qui le conduiront des tranchées de la Première Guerre mondiale aux élans révolutionnaires qui ont essaimé tout ce siècle.

De B. Traven, on ne sait rien, ou si peu. Sa biographie est épaisse comme du papier à cigarettes. Anarchiste, immense écrivain, né sous le nom d'Albert Otto Max Feige, militant syndicaliste dans la Ruhr jusqu'en 1907, date où il disparaît pour se consacrer au théâtre. Il change une première fois de nom et devient Ret Marut. Acteur médiocre, il repart sur les routes et est rattrapé par la Première Guerre mondiale.

un mystérieux perroquet qui trône au-dessus du bureau de Traven, Sonntag déroule le fil d'une histoire rocambolesque, haletante, qui traverse un siècle de guerres et de révolutions, de 1916 à 2016, hantée par des héros révolutionnaires qui figurent en haut d'un panthéon populaire.

Ainsi, B. Traven va-t-il côtoyer, enfin, rien n'est sûr, Rosa Luxemburg et le mouvement spartakiste ; Arthur Craven, ce boxeur poète dadaïste (1) ; Trotsky et un certain Johnny, gravement blessé. Plus tard, fuyant les États-Unis, Traven arrive au Mexique. Il y croise (ou pas) Frida Kahlo, Diego Rivera, Trotsky et peut-être Mercader. En 1950, il se lie à un scénariste blacklisté, Dalton Trumbo, poursuivi par la CIA, auteur de *Johnny s'en va-t-en guerre* (serait-ce le même Johnny croisé

Journaliste, il crée une revue anarchiste, *Der Ziegelbrenner* (*le Fondateur de briques*), participe en 1918 à la République des conseils de Bavière, est arrêté avant de s'évader. Dès lors, il circulera sous différentes identités. Les pistes sont brouillées, on croit le reconnaître mais le doute, le trouble ne vous quitte pas. Il est considéré comme l'un des plus grands romanciers de son temps, mais nul ne connaît son visage. Un choix délibéré. Une posture artistique, philosophique.

Une machine à remonter le temps qui fonctionne à plein tube

Frédéric Sonntag s'est emparé de ce matériau d'une richesse infinie qui vient clore un triptyque, la *Trilogie fantôme*, où les deux premiers épisodes étaient consacrés à George Kaplan, nom fictif que revêt Cary Grant dans *la Mort aux trousses*, et Benjamin Walter, le double de Walter Benjamin qui décide de suivre les traces en Europe du philosophe. Dans *B. Traven*, la machine à remonter le temps fonctionne à plein tube. Avec quelques indices en poche, deux jeunes journalistes américains débarquent à Mexico en 1977, bien décidés à retrouver la trace de Traven. Face à sa veuve et

Nul ne connaît son visage. Un choix délibéré et une posture philosophique.

précédemment ?), et dont la fille n'est autre que cette jeune journaliste qui débarque en 1977 à Mexico. En 1994, dans un squat parisien post-soixante-huitard, débarque un jeune homme décidé à rejoindre le mouvement des Indiens au Chiapas pour se battre aux côtés du sous-commandant Marcos. Le Mexique encore et toujours...

On passe d'une époque à l'autre sans crier gare. Avec quelques changements de plateau (qui consistent à déplacer trois meubles), des images projetées sur écran et une bande-son d'époque suffisent à bouleverser l'espace et le temps. Totalement embarqué dans cette histoire à tiroirs dont Sonntag tire les fils avec une audace folle, on traverse un siècle mouvementé du côté des mythes révolutionnaires.

On est épaté par ce théâtre artisanal fait de bric et de broc, le jeu bluffant des acteurs qui font tourner cette machine à remonter le temps. B. Traven a non pas un double mais des doubles. Il multiplie les fausses identités, s'amuse à brouiller les pistes, laisse des indices qui laissent perplexes ceux qui tentent de démêler le vrai du faux, le possible du probable. « Il n'y aurait pas de mensonges s'il n'y avait pas de questions », disait B. Traven. Il n'y a pas une vérité, mais des vérités. Seul perdure le désir de révolution...

MARIE-JOSÉ SIRACH

Au CDN de Montreuil jusqu'au 14 avril.

Les 19 et 20 avril à La Roche-sur-Yon.

Le texte est publié aux Éditions théâtrales.

(1) Le dessinateur Jack Manini a consacré à Arthur Craven un ouvrage (Bamboo édition), La Galerie 1900-2000 (Paris 6^e), expose ses dessins à partir du 11 avril.

Le 4 avril 2018 par Gilles Costaz



Jeu de fausses pistes

THÉÂTRE

Frédéric Sonntag clôt sa *Trilogie fantôme* de la plus belle des façons avec *B. Traven*, explorant cent ans d'énigmes historiques.

Gilles Costaz

Frédéric Sonntag est un auteur et metteur en scène qui traque les spectres. Il aime fouiller dans l'ambiguïté de l'histoire récente et de nos sociétés ; il n'a pas de mal à trouver des lignes de fuite à parcourir et des paravents à déchirer ! Avec *B. Traven*, il termine un cycle appelé *Trilogie fantôme*, dont les premières parties étaient *George Kaplan* (le personnage de *La Mort aux trousses*, d'Hitchcock) et *Benjamin Walter*, variation sur l'écrivain Walter Benjamin.

Les pièces précédentes étaient déjà remarquables, celle-ci est tout bonnement formidable. Sonntag s'installe au premier plan des auteurs de théâtre qui s'interrogent sur la modernité – au sens plus politique qu'artistique – et sur l'idée de révolution.

Pour le flou, le mystère, la superposition des versions contradictoires, *B. Traven* est un client idéal. Cet écrivain de langue

allemande a multiplié les pseudonymes et les fausses identités, ne s'est jamais trouvé là où on le cherchait ; il s'est rapproché des mouvements révolutionnaires au Mexique, où il serait mort en 1969. Son roman *Le Trésor de la Sierra Madre* a été adapté à l'écran par John Huston, qui avait demandé à rencontrer Traven : quelqu'un est venu, se présentant comme un ami de l'auteur, mais Huston n'a jamais su s'il avait eu affaire à Traven lui-même ou à un comparse !

Sonntag n'écrit pas une biographie de ce mystérieux auteur ; il le place au centre d'une composition complexe, échelonnée sur les années 1914-2014, où alternent et se recourent cinq histoires qui ont des résonances avec l'épopée brumeuse de Traven. Un : au début du XX^e siècle, le poète-boxeur Arthur Cravan débarque aux États-Unis et fait avec Trotski de la figuration dans des films muets. Deux : en 1950, le scénariste Dalton Trumbo tente d'échapper à la persécution

des maccarthystes et en perd la raison. Trois : en 1977, une journaliste américaine part à Mexico en compagnie d'un réalisateur play-boy sur les traces laissées par Traven. Quatre et cinq : à Paris, en 1994 et en 2014, des jeunes enquêtent sur les révolutions passées, l'un d'eux rêvant de rejoindre le sous-commandant Marcos au Chiapas.

Tout cela n'est pas aussi clair dans l'écheveau de deux heures trente que Sonntag fait défiler en utilisant une sorte de triple scène conçue par Marc Lainé : un large plateau où le décor change sans arrêt, une sorte de castelet à l'arrière-plan où ont lieu les scènes les plus fantaisistes, une aire musicale où retentit le rock de Paul Levis. Beaucoup de textes sont dits en voix off sonorisée. La vidéo intervient aussi, avec des archives remarquablement choisies. C'est donc un langage très riche, qui ne produit jamais une impression d'artificiel ou de surabondance.

On est fasciné, souvent amusé et parfois largué par ce puzzle où les moments situés dans la France d'après 1968 sont peut-être les moins excitants, tant on éprouve de plaisir à creuser le mystère Traven, à sauter dans les pas de Trotski ou de Trumbo et à suivre des personnages imaginaires qui ont la densité légère de certains héros de BD et affrontent sans lourdeur des questions essentielles.

Les acteurs, Simon Bellouard, Julien Breda, Romain Darrieu, Amandine Dewasmès, Florent Guyot, Sabine Moindrot, Malou Rivoallan, Fleur Sulmont et Gonzague Octaville, changent, pour la plupart, de personnage à vive allure. Ils sont tous d'une allègre vivacité.

Un rien désenchanté, Sonntag corrige sa tristesse intime par la puissance de l'imaginaire, qui sait bricoler l'histoire et lui donner une nouvelle dimension romanesque. Ce passionnant jeu de fausses pistes est sans doute ce que nous avons de plus vrai pour décrypter la vie. Il y a tant de faussaires dans les deux siècles de notre existence que la réponse de l'écriture moderne est une fiction qui jongle avec les trous et les troubles de notre histoire. ■

B. Traven.
Nouveau Théâtre
de Montreuil, salle
Maria-Casarès,
01 48 70 48 90,
jusqu'au 14 avril.
Puis La Roche-sur-
Yon, 19 et 20 avril.

la Croix

Le 30 mars 2018 par Didier Méreuze

À travers le mystère de cet auteur populaire (25 millions de livres vendus traduits en 30 langues), Frédéric Sonntag signe un spectacle brassant les grands et petits événements qui ont forgé le monde, des années 1900 aux années 2000. Décoiffant ! Palpitant !

Un spectacle fou, fou, fou. Un spectacle à en perdre la tête, laissant le public comme égaré dans un labyrinthe, à la poursuite d'un écrivain qui n'a eu pour obsession que d'effacer ses traces, de brouiller les pistes : B Traven. Décédé à Mexico en 1969, il aurait été, pour certains, un enfant naturel du Kaiser Guillaume Ier. Pour d'autres, le fils d'un potier, Adolf Feige, né en 1882 Schwiebus, en Prusse brandebourgeoise (aujourd'hui en Pologne). Lui-même, sur son passeport mexicain, affirmait qu'il avait vu le jour en 1890, à Chicago et qu'il était d'origine norvégienne...

Son identité, même, n'était pas certaine, tant il s'est caché derrière d'innombrables pseudonymes – Croves, Arnolds, Barker, Marut, Maruth, Mareth, Maurhut Kraus, Lainger, Torswan, Wienecke... Tour à tour apprenti serrurier, acteur, militaire, matelot, boulanger, libraire, traducteur, agent littéraire, explorateur, journaliste, il s'est dit allemand, hollandais, lituanien, américain, mexicain... au gré des circonstances.

Un combattant pour la justice

Ce qui est plus sûr, est que, anarchiste, libertaire, révolutionnaire... contraint à l'exil après l'échec de la République des Conseils de Bavière, en 1918, il n'a cessé de s'engager en politique, dénonçant l'injustice sociale et le sort fait aux Indiens du Chiapas dans ses actes comme dans ses livres : Les Cueilleurs de coton, Le Vaisseau des morts, le Pont dans la jungle ou, bien sûr, Le Trésor de la Sierra Madre, immortalisé au cinéma par John Huston.

C'est ce personnage parmi les plus insaisissables du siècle dont Frédéric Sonntag tente de percer le mystère avec ce spectacle joyeux, gaillard, haletant : B. Traven (1), dernier volet d'une « trilogie fantôme » qu'il a ouverte avec George Kaplan et Benjamin Walter.

Dans un double mouvement d'une chronologie qui mène d'avant en arrière, d'arrière en avant, Frédéric Sonntag joue de tous les registres de la réalité et de la fiction, du faux et du vrai qui s'entrelacent, se confondent, en même temps que les espaces et les époques. De l'Europe de Trotsky et Rosa Luxemburg, à la fin de la Première Guerre mondiale, à l'Amérique du sous-commandant Marcos, en passant par les États-Unis de la chasse aux sorcières, la France des squats et des grandes utopies d'après Mai 68, c'est l'Histoire, – notre Histoire – qui défile, sur fond d'enquête de deux journalistes partis à la recherche de Mr. Traven.

Le souffle de l'intrigue et du jeu des acteurs

Il arrive que le spectateur s'y perde. Ce n'est pas grave, tant dans une atmosphère savante de « polar », il est porté par le souffle des événements qui s'entrechoquent, et, plus encore, par le jeu des comédiens qui font feu des quatre fers. Aux accords des standards US et mexicains repris par un petit orchestre, ils sont une dizaine à se partager tous les rôles dans un décor utilisé tantôt comme écran pour projections d'archives, tantôt laissant surgir quelque profonde jungle naïve. Drôles, vifs, généreux, le pied léger, ils s'en donnent à corps, à cœur joie.

Mais sans rien perdre de la gravité et de la profondeur du propos sur un XXe siècle trop riche en rêves perdus, en grandes espérances déçues. Sur une génération plus que jamais en butte au triomphe du capitalisme, ennemi des utopies.

Le Canard enchaîné

Le 28 mars 2018 par Mathieu Perez

B. Traven (Chiapas-partout)

ATTACHEZ vos ceintures. Décollage immédiat. Destination : Mexico en 1977, mais aussi Hollywood en pleine chasse aux sorcières, la Grande Guerre, un squat parisien dans les années 90... Chez l'auteur et metteur en scène Frédéric Sonntag, on voyage comme on respire. On va et vient entre les époques. Pas le temps de poser ses valises. Le XX^e siècle défile. On croise Trotski, Rosa Luxemburg, Arthur Cravan, John Huston, Dalton Trumbo, El Santo, figure mythique de la *lucha libre*... Que viennent-ils faire là ? Nous aider à remonter la piste du très mystérieux romancier B. Traven (1882-1969), l'auteur des grands classiques que sont « Le vaisseau des morts » et « Le trésor de la Sierra Madre ».

Qui se cachait derrière ce pseudonyme et prétendait être de nationalité américaine tout en écrivant en langue allemande ? L'agitateur anarchiste Ret Marut ? le fils illégitime de Guillaume II ? l'agent littéraire Hal Croves ? Sa vie dépasse la fiction. Il a bel et bien existé. La journaliste Glenda (Sabine Moinrot) et son cameraman, Lester (Simon Bellouard), mènent l'enquête. On est en 1977. Ensemble, ils vont rencontrer la veuve de l'auteur, un médecin très inquiétant (Florent Guyot), un ex-agent de la CIA... Ils avancent à tâtons, s'égarant, goûtent au mezcal, hallucinent un peu mais ne lâchent pas l'affaire.

Dans cette histoire très documentée, il y a tout pour nous perdre en cours de route, des fausses pistes, des rebondissements, des personnages historiques qui passent en coup

de vent. On n'est jamais largué. Huit comédiens se donnent à fond. Les scènes sont courtes, le rythme endiablé, le montage vertigineux. Le décor change en un clin d'œil. Mobilier années 70, projection d'images d'archives... Parfois, l'écran de cinéma, au fond, se lève et découvre une scène de réveillon, à Los Angeles, entre scénaristes accusés de communisme, ou encore la forêt tropicale au Chiapas. C'est splendide. Deux musiciens (claviers, guitare, batterie...) assurent, et, durant 2 h 30, on ne voit pas le temps passer.

On saisit vite ce que Traven a de fascinant, lui qui n'a cessé de se cacher, et qu'on ne verra jamais. Frédéric Sonntag met la politique au cœur de la pièce. Il reprend l'hypothèse qu'a développée Rolf Recknagel dans sa fameuse biographie « B. Traven, romancier et révolutionnaire » (écrite en 1965, récemment rééditée chez Libertalia) : le romancier qui prit fait et cause pour les Indiens était Ret Marut, militant anarchiste et défenseur des ouvriers pourchassé à travers l'Europe pour sa participation à la République des conseils de Bavière, en 1919. « Si vous vouliez vraiment honorer la mémoire de Traven, vous devriez plutôt vous intéresser à ce qui se passe aujourd'hui, à la réalité actuelle du Mexique : la misère, la corruption, le mensonge, la répression... » Le monde d'aujourd'hui, Sonntag ne l'oublie pas. A travers cette destinée, il nous parle de l'esprit contestataire de son envol et de sa chute. Le saut en auteur, ça a ses risques.

Mathieu Perez

● Au Nouveau Théâtre de Montreuil.



Le 22 mars 2018 par Nathalie Robert

Frédéric Sonntag achève sa Trilogie fantôme avec un spectacle remarquable de maîtrise, de beauté et d'intelligence. Une passionnante enquête et une indéniable réussite théâtrale, servie par des comédiens éblouissants.

Un « *homme sans empreintes* », selon le titre du roman d'Eric Faye qui s'inspire de sa vie ; un homme né en Prusse brandebourgeoise et dont les cendres furent dispersées au-dessus du Chiapas en 1969 ; une multitude de pseudonymes ; un roman célèbre porté à l'écran par John Huston et devenu un film culte, mais aussi une cinquantaine d'ouvrages à son actif : B. Traven, dont on ignore jusqu'au prénom, demeure un mystère. Frédéric Sonntag s'en empare et compose, à partir de ce matériau biographique, une fresque extraordinaire qui croise les époques et mêle les arts de la scène avec un équilibre subtil et une intelligence jouissive. On découvre en parallèle cinq histoires : celle du poète boxeur Arthur Cravan, arrivé en Amérique en 1916, celle d'un scénariste américain victime du maccarthysme dans les années 50, celle de deux journalistes sur les traces de B. Traven à Mexico en 1977, celle d'un squat parisien en 1994 et celle d'une documentariste travaillant sur l'histoire des occupants de ce squat en 2014. Le tuilage des épisodes de cette traversée du XXème siècle, brillamment agencé, offre aux comédiens l'occasion de passer d'un rôle à l'autre avec un sidérant talent, une rapidité et une fluidité stupéfiantes.

Hétéronymes et hétérodoxie

Fils conducteurs du spectacle (de Trotsky croisé par Cravan sur le bateau de l'exil à l'admiration d'un des squatteurs pour le sous-commandant Marcos), la critique du capitalisme et de ses ravages et un magnifique tableau de l'anarchisme (de l'évocation des marins de Kronstadt liquidés sur ordre de Trotsky à la scène hilarante de l'organisation fédéraliste du squat). Ni Dieu ni maître : tel était justement la maxime de B. Traven, l'homme au masque, refusant la prison de l'état civil, rétif à tous les embrigadements, à toutes les sommations et à tous les stigmates. La portée politique du spectacle de Frédéric Sonntag apparaît alors dans toute son acuité. Elle constitue une magnifique réponse à notre époque, qui soumet les humains au flicage des mégadonnées tout en prospérant sur la haine identitaire. B. Traven apparaît comme le héros d'un anonymat revendiqué, qui est le vrai visage de la liberté. Tous les personnages de ces histoires croisées trouvent, dans leur quête commune de la figure de l'anarchie, trois choses qui valent bien davantage qu'une identité : l'amour, du sens à donner à sa vie et les conditions de la création artistique. L'impeccable narration ouvre sur une réflexion philosophique et politique sagace, qui rappelle que les identités sont toujours multiples et que l'assignation est un piège stérile et haineux. La mise en scène, les images (magnifique travail de collecte des archives), la musique, le chant, le jeu : tout concourt à faire de ce spectacle une réussite complète et particulièrement aboutie.

Les Echos

Le 22 mars 2018 par Philippe Chevilley

Le nouveau spectacle foisonnant de Frédéric Sonntag nous fait traverser un siècle de rébellion sur les traces du mystérieux auteur du « Trésor de la Sierra Madre ». Un va-et-vient vertigineux dans le temps et l'espace, entre réalité et fiction.

Frédéric Sonntag compare fort justement « B.Traven », sa nouvelle création, au Nouveau Théâtre de Montreuil, à un kaléidoscope. On ajoutera : un kaléidoscope manipulé à toute allure. En 2h30, dix acteurs-musiciens nous font parcourir un siècle (de 1914 à 2014), rencontrer des personnages fictifs, de vrais révolutionnaires (Trotski, Rosa Luxembourg, le sous-commandant Marcos), des écrivains et poètes (Arthur Craven, Mina Loy, Ayn Rand) le cinéaste John Huston. Ils nous triment de la France au Mexique, en passant par les Etats-Unis pour revivre des épisodes marquant du XXe siècle : le maccarthysme, les révoltes d'étudiants à Mexico, la lutte armée des Indiens du Chiapas... Et tous ce(s) petit(s) monde(s) tournent comme des satellites autour d'un même soleil noir : le mystérieux B. Traven (1822 ? - 1969).

Quand le théâtre fait son cinéma

Après Georges Kaplan (le héros de « La Mort aux trousses ») et Benjamin Walter (le double de Walter Benjamin), le metteur en scène ne pouvait trouver mieux que la figure floue de l'auteur du « Vaisseau des morts » et du « Trésor de la Sierra Madre » pour parachever sa trilogie fantôme. L'écrivain aux multiples identités et mille métiers, l'anarchiste allemand mort à Mexico après avoir vendu quelque 25 millions de livres traduits en trente langues n'a toujours pas livré ses secrets. Il est le héros idéal d'un spectacle en point d'interrogation.

Car, à travers ce poète rebelle, ses doubles, ses frères de combat et ses admirateurs (deux reporters américains partis sur ses traces à Mexico en 1977, une communauté de squatters à Paris en 1994), le spectacle pose les questions de l'impact de la littérature rebelle et des révolutions manquées. Encore tout frais, le spectacle souffre de quelques défauts. Le jeu enthousiaste des comédiens qui changent de peau sans cesse (sans doute autant en deux heures et demie que B. Traven en une vie) est encore mal assuré. A force de se déployer dans toutes les directions, le récit devient très touffu, au point d'épuiser par instants le spectateur - mais le miracle est qu'il n'est jamais confus.

Belles images

Mariant réel et fiction, en un théâtre qui fait penser à la fois aux grandes fresques de Julien Gosselin et aux contes échelonnés d'Alexis Michalik, Sonntag et sa troupe ne lâchent jamais le fil : le kaléidoscope tourne à plein régime et les scènes s'enchaînent à un rythme effréné. Les dimensions épiques et didactiques du spectacle sont tempérées par un humour de bon aloi : certains tableaux ont un petit côté « Tintin au Mexique », mâtinés d'(auto) dérision, typique du théâtre de plateau.

Le décor artisanal change à la vitesse de l'éclair. Un écran en fond de scène diffuse en contrepoint des montages documentaires et des extraits de films judicieux, puis se lève pour des scènes de genre (un cimetière, la jungle), nous offrant quelques belles images naïves. Dans un coin, l'orchestre de la radio pirate du squatt s'approprie avec bonheur des standards américains et mexicains.

A la fin du spectacle, la quête autour de l'écrivain, les récits historiques et les aventures sentimentales de nos héros convergent vers un même propos mélancolique. « B. Traven » remet en perspective les rêves brisés de transformation du monde, de génération en génération. En sortant, on titube un peu, avec l'impression d'avoir vu dix spectacles en même temps. Ce n'est pas le cas tous les soirs...



Le 3 avril 2018 par Orélien Péréol

Du théâtre comme une fête. Les lieux, les personnages, les époques se répondent à grande vitesse. Les genres aussi. Musique permanente d'un grand bonheur, avec deux musiciens poly-instrumentistes et parfois quelques comédiens, instrumentistes en « suppléments ». Tout cela vibre très fort, beaucoup d'humour, beaucoup d'informations, un spectacle léger et profond, d'une grâce pleine d'énergie.

Nous partons à la recherche de B. Traven. C'est un écrivain qui a fait beaucoup d'efforts pour se cacher. Il a écrit nombre de romans fondamentaux du début du XXème siècle, et sa vie est un mystère. Il a changé de nom souvent et on n'est jamais sûr qu'un nom qui porte quelques doutes soit bien le sien. Il cacherait un gros secret, le secret d'actes qui lui vaudraient la prison s'il était retrouvé, mais aussi il veut aussi que la littérature parle d'elle-même et ne soit pas portée par une réputation de l'écrivain, avec ses contraintes publicitaires (interview... etc.) qui débutaient ; mais également, il se donne une vie ou des vies d'aventurier, comme les héros de ses romans. Une des hypothèses les plus stables est qu'il serait Ret Marut, militant anarchiste qui prit part à la République des conseils ouvriers de Bavière en 1919, et qui aurait fui en Europe puis en Amérique ne se sentant pas assez en sûreté sur le vieux continent.

La pièce a cette même forme de multiplicité : on croise plusieurs histoires, certaines vraies et d'autres créées par l'auteur Frédéric Sonntag, vécues par plusieurs personnages, qui traversent des époques et des continents différents : le poète boxeur Arthur Cravan, arrivé en Amérique en 1916 ; un scénariste américain victime du maccarthysme (années 50) ; un squat parisien situé dans un ancien cinéma en 1994 ; une documentariste qui travaille, en 2014, sur l'histoire de ce squat et de ses occupants ; et deux journalistes sur les traces de B. Traven à Mexico en 1977, qui font le lien. On y croise aussi Trotski et son assassin, le sous-commandant Marcos...

Les éléments des décors volent dans les bras des acteurs, s'envolent ou se posent, avec élégance et les changements ne pèsent pas. De la vidéo aussi pour figurer des espaces plus vastes, la jungle par exemple...

Les comédiens passent d'un rôle à un autre avec cette aisance et cette fluidité qui est la marque si agréable de ce spectacle.

Tout cela, avec le brillant spectaculaire si réussi, brasse le problème toujours très actuel de la confrontation de l'individu ou des individus à l'institution ou aux institutions. Doit-on se conformer aux chemins préparés de la société et les emprunter ou peut-on faire sa vie et y poser son expression singulière sans s'en préoccuper, voire en s'y opposant ?

Tout le monde est excellent dans ce spectacle fin et robuste, drôle et sérieux. A ne pas manquer.



Le 23 mars 2018 par Mireille Davidovici

Qui est B.Traven ? Emboitant le pas de nombreux biographes, Frédéric Sonntag enquête sur cet écrivain mythique aux multiples patronymes. B.Traven aura passé sa vie loin des «grandes capitales littéraires du monde moderne», à brouiller les pistes : pour lui, seuls ses livres devaient témoigner de son existence : «L'histoire individuelle n'a d'importance, qu'à partir du moment où elle influence la vie collective». Ses romans furent traduits dans le monde entier et adaptés au cinéma, sans que personne ne sache qui se cachait derrière sa machine à écrire.

Après George Kaplan, (2013) Benjamin Walter (2015) (voir Le Théâtre du Blog) Frédéric Sonntag, artiste associé pour trois ans au Nouveau Théâtre de Montreuil, boucle sa Trilogie Fantôme, où il parle de personnages à l'identité incertaine. La biographie, imaginaire de B. Traven, se nourrit aussi d'interrogations sur notre aujourd'hui, à partir de rencontres improbables avec d'autres personnages qui ont fait l'histoire politique et artistique du vingtième siècle.

Frédéric Sonntag nous entraîne d'Europe en Amérique, sur les traces d'un écrivain bien réel mais au parcours à entrées multiples. Est-il né : Traven Corsvan Croves, le 3 mai 1890 à Chicago ? Ou Charles Trefny, à Saint-Louis (Missouri) le 2 juillet 1880 ? Otto Max Feigen, le 23 février 1882, à Swiebodzin (Pologne), d'un père maçon? Ou encore Ret Marut, le 25 février 1882 à San Francisco, militant anarchiste pendant l'éphémère République des Conseils à Munich en 1918, liquidée ensuite par l'armée allemande ? On dit aussi qu'il serait le fils illégitime du Kaiser Guillaume II et d'une chanteuse d'opéra. Dernier en date de ses pseudonymes : Hal Croves qu'il emprunta, en se faisant passer pour un agent de B. Traven, pendant le tournage du Trésor de la Sierra Madre adapté et réalisé par John Huston (1947). Pseudonyme sous lequel il épousa en 1957, Rosa Helena (sa cadette d'au moins trente ans). Sa veuve perpétue à son tour «l'industrie du mystère » autour de lui. Comme le découvrent un couple de reporters américains venus lui l'interroger à Mexico, en 1977...

La pièce est structurée autour de leurs investigations. Bien résolu à percer l'énigme B. Traven, les deux journalistes vont se trouver entraînés dans des aventures rocambolesques dignes de celles de Tintin... Plus ils avancent, plus le mystère s'épaissit... Et l'histoire récente les rattrape, notamment la répression sanglante des manifestations étudiantes, à la veille des Jeux Olympiques à Mexico en 1968. Ce fil rouge, émaillé d'incidents, se trouve constamment interrompu par des allers et retours dans le temps et l'espace, depuis 1914, en Europe, jusqu'à 2014, au Mexique, en passant par le Hollywood des années cinquante sous le maccarthysme. Et par un squat parisien, en 1994, un ancien cinéma qu'un collectif militant essaie de faire revivre. Mais tous les chemins de ces histoires croisées mènent au Mexique.

On se laisse d'abord embarquer, à bord d'un transatlantique, en 1916, où Arthur Cravan, boxeur et poète mythique, fuyant la guerre, rencontre Léon Trotski en exil... Première fausse piste, (Cravan n'est pas Traven)! Mais ces deux personnages sont récurrents, parmi de nombreux autres, pendant les deux heures quarante de spectacle.

Autre fugitif échoué au Mexique en 1950 à l'instar de Léon Trotski en 1937, Dalton Trumbo, un scénariste communiste, mis à l'Index par la Commission des activités anti-américaines de Joseph McCarthy. Mais il réussit à déjouer la censure sous des noms d'emprunt et signera le scénario du Spartacus de Stanley Kubrick, ce qui permet à Frédéric Sonntag d'établir un lien avec B. Traven, ex-spartakiste ! Ce qui nous vaut aussi un bref discours de Rosa Luxemburg, ainsi qu'une séance de cinéma dans le squat parisien des années quatre-vingt-dix. La fin tragique de ce squat donnera lieu à un projet de film qui conduira une ex-membre du collectif à Mexico, en 2014, à la recherche d'un jeune homme, parti rejoindre l'armée du sous-commandant Marcos dans l'Etat du Chiapas. Là-même où, à sa demande, les cendres de B. Traven ont été dispersées, en 1969. La boucle est bouclée.

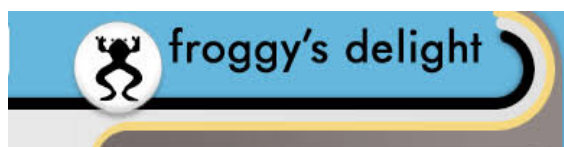
Au terme de cette traversée—et après bien des élucubrations, nos deux reporters pensent que leur héros pourrait être un agent secret assassin de Léon Trotski en 1940—, on en arrive à la conclusion que l'identité réelle de B. Traven doit se trouver dans son œuvre dont Le Vaisseau des morts, un manuscrit en provenance de Tampico et publié en 1926 en Allemagne. Ce roman-culte largement autobiographique conte le voyage d'un exilé qui, sans papiers et sans argent, s'embarque sur le Yorikke, un «vaisseau des morts», cercueil flottant destiné au naufrage, afin que l'armateur puisse toucher la prime d'assurances. Un scénario qui se répète de nos jours sur les côtes européennes...

Frédéric Sonntag entend donc parler de notre présent, à la lumière de cette quête habitée par des personnages mythiques fondateurs, et il déterre les luttes qui hantent encore notre imaginaire: des révolutions de 1917 en Russie et en Allemagne, à celles, oubliées des Indiens d'Amérique du Sud, et aux révoltes estudiantines des années soixante : «dialogues et réminiscences d'une génération à l'autre offrant une réflexion sur les héritages idéologiques». Une question d'actualité au moment où on commémore les cinquante ans de mai 1968 en France.

De courts tableaux nous transportent d'une époque, d'un lieu et d'une génération, à l'autre, grâce aux changements ultra-rapides des décors, costumes, et éclairages, accompagnés par la création musicale de Paul Levis. Cette perpétuelle mise en abyme spatio-temporelle se trouve doublée —mais sans redondance— par des projections de films, photos, et citations. Grâce à une bonne maîtrise technique, l'auteur et metteur en scène donne une grande lisibilité à cette narration en zig-zag... Un parcours labyrinthique passionnant et passionné où on prend plaisir à s'égarer puis à se retrouver grâce aux repères que nous dispensent une narratrice, les images, les titres et les dates projetés...

A la longue, certaines scènes superflues peuvent lasser, comme le discours de Patrick Le Lay, à l'époque, directeur de TF1: «Nos émissions, disait-il, ont pour vocation de rendre disponible le téléspectateur : c'est-à-dire de le divertir, de le détendre pour le préparer entre deux messages. Ce que nous vendons à Coca-Cola, c'est du temps de cerveau humain disponible». Frédéric Sonntag veut ainsi nous renvoyer aux méfaits de la consommation de Coca Cola au Mexique, diabète, obésité, hypertension mais aussi assèchement des nappes phréatiques ! Ces digressions et quelques tableaux sans nécessité dramaturgique pèsent parfois sur l'économie générale de la pièce.

Mais cela n'est pourtant pas une raison pour se priver d'une soirée riche en aventures romanesques et pittoresques dans un Mexique en carton-pâte, digne des studios hollywoodiens et emmenées par une équipe tout feu tout flamme.



Mars 2018

Avec la Compagnie AsaNisiMAsa, dédiée à l'exploration de l'histoire du 20ème siècle et des mythologies de la culture pop, dont il est le fondateur, Frédéric Sonntag a entrepris en 2013 l'élaboration d'une «Trilogie fantôme» articulée autour d'un personnage, réel ou fictif, dont l'identité, réelle ou fictive, demeure incertaine et toujours énigmatique utilisé comme «macguffin» à la manière hitchcockienne.

Ce personnage-arlésienne constitue le point d'ancrage autour duquel s'articule, sous obédience cinéphilique, une narration échevelée, à la manière feuilletonesque qui a fait le succès du «Porteur d'Histoire» de Alexis Michalik, au soutien d'un opus théâtral hybride ressortant au théâtre néo-dramatique résultant du télescopage du dramatique, du documentaire et du narratif et sous une forme qui emprunte à plusieurs sous-genres du roman policier et notamment le roman noir.

Et sont abordées les mêmes thématiques récurrentes telles la fonction du récit, le concept d'identité, la fonction du masque, l'impact historiciste des mythes contemporains, la manipulation des masses, la critique du capitalisme, l'antiaméricanisme et le désenchantement des générations post-soixante-huitardes qui rêvent de faire la révolution en sachant qu'elles ne la feront jamais que sous forme confortable du simulacre.

Après «George Kaplan» qui opère une mise en perspective entre une cellule activiste clandestine, un groupe de scénaristes de télévision et un quintet d'éminences grises au coeur du pouvoir politique et «Benjamin Walter», «roadtrip musical et littéraire» à travers l'Europe à la recherche d'un jeune écrivain, avatar mystérieux du vrai philosophe et critique Walter Benjamin, Frédéric Sonntag clôt la trilogie avec «B. Trauen» qui en reprend l'essentiel de la structure.

Cet opus s'articule autour du nom de plume d'un écrivain sans visage et aux multiples hétéronymes cultivant le mystère quant à son identité réelle, auteur de nombreux romans dont le fameux «Trésor de la Sierra Madre» transposé au cinéma par John Huston, qui apparaît au Mexique en 1924, pays qui va constituer le point de convergence, nonobstant les différences de temporalités, de nombreux itinéraires individuels.

A commencer par celui de la fille du fameux scénariste Dalton Trumbo, qui fut condamné à l'exil au Mexique durant les années maccarthystes, qui, à la recherche d'un scoop, mène une enquête journalistique pour démasquer le vrai B. Trauen.

Sur toile de fond mexicaine, de la Révolution à la barrière Etats-Unis-Mexique, la partition passe, entre autres, par le culte de la «lucha libre», le catch mexicain dont le héros ultime, El Santo, refusait de quitter son masque d'argent qui inspire un groupuscule et évoque les protagonistes du groupe trash berlinois Rock'n'Roll Wrestling Bash, le fiasco d'un collectif culturel de squat dans les années 1990 et l'aliénation sociale des individus sous l'emprise du consumérisme et la stratégie politique reposant sur la version moderne «Funk-food et télévision» de la locution antique «Du pain et des jeux».

Dans une scénographie de Marc Lainé évoquant la configuration des anciennes salles de cinéma avec scène et rideau et sur une création musicale de Paul Levis qui accompagne et surligne la partition textuelle à l'instar d'une bande-son, Frédéric Sonntag opère une mise en scène cinématique à la manière du fondu enchaîné et dirige une épatante troupe de comédiens.

Rompus à l'exercice tant du multi-rôles que du changement de registre et à l'enchaînement aussi rapide que fluide des scènes qui soutiennent la coexistence de la situation dramatique et de la fiction intra-théâtrale, Simon Bellouard, Julien Breda, Romain Darrieu, Amandine Dewasmes, Florent Guyot, Sabine Moindrot, Malou Rivoallan, Fleur Sulmont, Paul Levis et Gonzague Octaville entraînent le spectateur dans une passionnante épopée réflexive.

Un Fauteuil pour L'Orchestre

Le 23 mars 2018 par Théodore Lacour

On participe à une immersion, soutenue par la présence de deux musiciens, tout à la fois dans l'enquête menée par une journaliste et son cameraman sur les traces de l'énigmatique B. Traven, dans l'univers du boxeur, poète et personnage excessif Arthur Gravan, en passant par un scénariste d'Hollywood victime de la chasse aux « communistes » organisée aux Etats-Unis dans les années 1950 et par la vie d'un squat parisien, autogéré avec son plein d'utopies et d'espoirs politiques des dernières années du siècle passé.

La proposition relève tout autant d'un théâtre documentaire que politique portant regard sur le XXe siècle et profitant de cette immersion pour en évoquer certains faits marquants et développer un regard critique sur la voie dans laquelle l'occident s'est engagé au fur et à mesure des années.

Cette double volonté au didactisme joyeux est à saluer. En effet, il y a là un passionnant travail de recherche autour des événements et des bouleversements sociétaux couvrant la période des rocambolesques aventures de B. Traven (environ 1882-1969). L'équipe réunie autour de Frédéric Sonntag tisse habilement, dans la dramaturgie et le jeu, des allers et retours permanents qui nous font voyager d'un espace lieux et d'un espace temps à l'autre, en créant liens et suspens et en resserrant les mailles et les relations entre tous ces personnages, pour les faire converger vers un pays où régnait encore quelques espaces « vierges » au milieu de croyances bien lointaines de celles des occidentaux. Ce pays de convergence, de l'entre deux Amériques : c'est le Mexique. En effet, cette terre d'exil, de fantasmes, d'identités nouvelles possible, de révolutions à venir, de perte de soi dans la jungle exubérante, devient petit à petit le personnage central de la proposition, tellement tous les protagonistes s'y retrouvent ou y passent.

Tel un plateau de tournage aux multiples décors, les scènes se succèdent à un rythme soutenu de coupures franches telles des claps de début et de fin et, pour support à ce montage cinéma, tout le formidable travail musical qui accompagne, en direct, les interprètes sans oublier les apports significatifs extérieurs comme les bandes sonores, les extraits filmiques et les cartons écrits comme dans les débuts du cinéma.

Néanmoins, la position un peu « facile » consistant à faire le constat triste et désolant du monde et de son évolution au cours du XXe siècle finit par tourner un peu en rond et on se demande ce que le fait de vouloir en faire « théâtre » apporte à cette proposition tant on perçoit, dans le montage, combien le metteur en scène est traversé et immergé dans le monde de l'image, des reporters, des présentateurs radio, des cinéastes. La structure même reflète le monde de la vitesse, du traitement de l'information comme « événement » tel que nous le subissons aujourd'hui. De ce fait, on a la sensation un peu décevante que le débordement, le trop plein de mise en scène nous embrouille plus qu'il ne nous porte vers un ailleurs.

Par exemple, si les questions de l'identité et des vaincus se trouvent au centre de la vie de B. Traven, nous restons un peu sur notre faim quant à leur traitement dans la proposition. Certes, des paroles sont là ; comme celle du parallèle établi entre la liberté d'être en cachant son identité et le fait d'être un acteur aux multiples visages. Mais on ne voit pas comment cela agit sur le plateau au delà de la parole.

Et à un autre moment du spectacle : « Ou en sont les utopies dans un monde où les slogans révolutionnaires d'hier sont récupérés par le système dominant et libéral d'aujourd'hui » ? Certainement le fait de continuer ce chemin de partage qu'est le théâtre atteste que des utopies collectives existent ! Encore faudrait-il entrebâiller la porte et les faire gronder. C'est un peu comme si Frédéric Sonntag évitait de nous emmener dans les tréfonds de ses croyances, de ses espoirs et de la forme de liberté qu'il semble trouver dans la vie de B. Traven.

Comme le dit le scénariste, les horizons dans le cinéma américain seraient synonyme ou évocation de l'espoir, pour les européens de la mélancolie et dans le cinéma asiatique de mort. Qu'en est-il, ici, de la métaphore de l'horizon dans le spectacle ou pour le metteur en scène ?

Il n'en demeure pas moins que cette proposition vaudrait le détour. Qu'on se le dise !